

Francis Crémieux, «Les grandes manœuvres du colonel Malraux», *La Marseillaise*, 23-29 avril 1947, n° 136, p. 1.

— *Je veux une certaine forme de la puissance, et je l'obtiendrai ou tant pis pour moi.*

— *Tant pis, si c'est manqué ?*

— *Si c'est manqué, je recommencerai, là ou ailleurs.*

(A. Malraux, *Les Conquérants*.)

Les journaux nous apprennent que M. André Malraux dirigera la propagande du Rassemblement du peuple français. Pour qui se souvient du rôle de Goebbels dans l'appareil du nazisme, c'est là un poste de choix. Ne connaissant pas le programme du R.P.F., non plus que les idées de son délégué à la propagande, j'ai puisé chez Malraux romancier, des renseignements sur Malraux, ministre : «Engagé par Sun Yat-Sen avec le titre de «conseiller juridique» aux appointements de 800 dollars par mois; chargé de la réorganisation et de la direction de la Propagande (son poste actuel). Individu énergique, mais sans moralité. Semble être pour beaucoup dans l'enthousiasme indéniable que rencontre ici l'idée d'une guerre contre les troupes anglaises. A fait des sept services de la police, publique et secrète, autant de services de propagande. A créé un «groupement d'instruction politique» qui est une école d'orateurs et de propagandistes...» Il y a certains rapports entre ce portrait et l'action du R.P.F., et ce n'est pas un hasard si l'homme du général est présenté aujourd'hui par la presse bien-pensante comme un personnage de légende, le plus grand aventurier du XX^e siècle.

Je n'ai pour ma part qu'une confiance limitée en cette littérature, je lui préfère les faits et à travers les nuages dont on entoure le romancier, le cinéaste, le héros et l'existentialiste, j'aime à voir se dessiner le «politique». Sa propagande, pour donner confiance à la masse, a beau claironner que Malraux vient de la gauche, il est sans mystification possible l'homme de la réaction. Les libraires savent que sa clientèle a

toujours été une clientèle bourgeoise, et si, en matière d'aventure, Henry de Monfreid, ne retient plus l'attention, c'est qu'il ne «politisait» pas assez l'aventure.

En 1937, François Mauriac le dépeint en ces termes : «Il ne sait pas plaire ce Malraux, en dépit des folles acclamations qui l'accueillent. Il ne mâche pas ses mots à cette foule venue pour entendre des paroles consolantes : “Toute la question est de savoir si nous arriverons à transformer la ferveur révolutionnaire en discipline révolutionnaire”.» Voilà comment Malraux livrait à domicile une image de la «Révolution» aux intellectuels en pâmoison. Mauriac père le souligne, «il ne leur mâche pas les mots», tout heureux de voir un homme de sa classe en imposer à la masse, la malmener... «Il ne sait pas plaire...», Mauriac s'en réjouit, Malraux est de son bord, il n'est pas vraiment avec le peuple qui instinctivement se défie de cet homme qui érige en problèmes des questions élémentaires d'organisation. Mauriac ajoute : «Lorsque le héros quitta l'estrade, la température de la salle avait baissé. Les acclamations tournèrent court. Malraux rentra dans sa solitude.

Encore une fois, le pauvre grand révolutionnaire incompris est seul. Seul avec de Gaulle, Soustelle, Baumel, Pleven, Diethelm et Capitant. Nous le retrouvons à l'état pur, aux côtés des cagouards, des policiers et des vichyssois, à la tête de la machine de propagande de la réaction.

C'est le moment choisi pour accréditer son personnage d'humaniste héroïque : «Cette noblesse naturelle, cette grandeur secrète, cette conscience de la dignité humaine, je les retrouve dans l'œuvre de Malraux et c'est aussi le trait marquant de sa propre figure, écrit André Gide. Tandis que tant d'autres s'ingénient à déprécier l'humanité, Malraux spontanément la magnifie et je pense que les jeunes lui en gardent, comme je le fais, reconnaissance.»

Eh bien ! non, cette grandeur, cette noblesse naturelle, cette conscience de la dignité, la jeunesse n'en trouve pas trace dans l'action de Malraux. Nous ne nous reconnaissons ni en André Malraux ni dans ses personnages. Pour nous la vie n'est pas

absurde, et le mythe de l'aventurier est aujourd'hui dépassé. Il ne s'agit pas pour nous d'*être*, mais de faire quelque chose.

Je me souviens... en janvier 1942, j'avais voulu rencontrer Gide pour lui dire nos projets : nous voulions dynamiter les permanences fascistes et signer nos attentats : Vive Ronsard, Vive Diderot, Vive Montaigne. C'était notre façon à nous de signaler intellectuellement notre résistance. Aragon, Martin du Gard, Gide, Malraux étaient de ceux dont nous attendions les avis et les conseils. Gide me déconseilla vivement toute action violente, évoquant les fusillades et les représailles possibles. La lutte était trop inégale, et de jeunes forces comme les nôtres devaient se garder pour l'avenir. Ces paroles stérilisantes me laissèrent froid, et je m'en fus au rendez-vous de Malraux. Il habitait Roquebrune, et notre discussion se prolongea fort tard dans la nuit. Malraux parlait, passant d'un sujet à l'autre, m'entourant de précisions historiques, accouplant l'Espagne et les koulaks, Matisse et les Persans, Freud et le Kuomintang. J'étais venu lui offrir le commandement de l'armée secrète de R4 (Toulouse) et plus particulièrement des groupes espagnols de cette région. Je pensais qu'il accepterait. Nous n'avions pas d'armes, peu d'hommes. Tout était à faire. J'étais encore sur la lancée de ma jeunesse, je prenais Malraux pour un homme capable des actions les plus humbles. Il me répondit sans transition que le peuple français ne lui inspirait aucune confiance. Son expérience espagnole l'avait déçu, il ne pouvait croire à la naissance d'une force populaire dans un pays occupé.

Comme je lui parlais des chenillettes par lui camouflées dans les Alpilles, il dit : «Pour moi, il n'y a que deux choses, l'aviation ou les tanks. Je suis aviateur et tankiste. Si vous pouvez me garantir ces armes, je suis avec vous. Il faut que je puisse me ravitailler en essence. Aurons-nous des avions-citernes ? Vous, vous me semblez un peu jouer au boy-scout. Il ne s'agit pas de cela. C'est une plaisanterie.» Nous cherchions des hommes et des armes, il rêvait d'avions et de tanks. Je disais partisan, il répondait boy-scout. Puis il me fit comprendre qu'il aimait parler avec des gens sérieux : des Anglais ou des Américains, des galonnés, des hommes de l'O.S.S. ou de l'I.S. et que cette résistance intérieure ne valait pas un pet de lapin en regard d'un S.R. bien

organisé. Il devait consulter ses «amis». Trois jours plus tard, rentré à Toulouse, un mot de lui m'apprit qu'il n'avait pas réussi à se dégager.

Je devais retrouver Malraux en juillet 1944 dans le Lot. Le débarquement m'avait surpris à Souillac, et j'avais rallié le maquis le plus proche. Sans le savoir, j'étais sous les ordres de notre aventurier.

A cette époque, F.T.P. et Veny étaient les formations les plus importantes du département. Quelques détachements de l'A.S. de Corrèze et de l'O.R.A. faisaient une guerre individuelle. Les Veny abondamment ravitaillés en armes, en argent et en viande fraîche, jouaient de grosses sommes au poker. Quelques sorties rompaient de temps à autres la monotonie de l'existence. Les Francs-Tireurs Partisans se battaient et libéraient le département.

A l'E.M. de Veny, les agents de liaison anglais contrôlaient la bonne marche des opérations (?) quand éclata un incident politique. Les délégués civils du groupe Veny s'étaient vu refuser l'entrée aux Comités de Libération. Les instructions du Conseil National de la Résistance étaient formelles. Les délégués du Front national refusaient de siéger aux côtés de représentants de l'étranger. Au lendemain de l'incident, une note de service parvenait à tous les commandants de groupes : «Le délégué du général Koenig nous informe qu'un télégramme reçu de Londres dans la nuit lui précise que les groupes appartiennent désormais aux F.F.I.» Il s'agissait de remettre en question l'accès de l'I.S. aux Comités de Libération et de transposer sur le plan politique une reconnaissance militaire. La coïncidence me parut curieuse, et je pensais que le télégramme avait été rédigé pour les besoins de la cause.

Quelques jours plus tard, je posais la question à Malraux, alias colonel Berger.

— Ce n'est pas un faux, c'est une interprétation, me répondit-il.

Voilà à quel genre de travail se livrait Malraux au nom de la grandeur et de la dignité humaine. Après cet échec, Malraux, qui se disait interrégional F.F.I. voulut unifier le commandement militaire du département, en le confiant naturellement à ses créatures encadrées comme à l'habitude de Georges l'Anglais. Grâce à Ravel, chef

régional F.F.I de R4 et à Jean Casson, commissaire de la République, l'opération échoua.

Les boy-scouts avaient grandi et n'aimaient pas que l'Intelligence Service se mêle de leurs affaires, Malraux avait perdu la partie. Les maquisards de Veny, et Veny lui-même (aujourd'hui général Vincent) se rallièrent aux F.T.P. C'est alors que mystérieusement certains dépôts d'armes flambèrent, au moment même où ces stocks devaient être remis aux F.T.P. Le colonel Berger tomba dans une embuscade allemande, se nomma, fut transféré à Toulouse et délivré par ces boy-scouts qu'il méprisait tant.

Il est aujourd'hui à sa vraie place. Une phrase de la *Voie royale* me hante : «Etre roi, c'est idiot, ce qui compte c'est de faire un royaume.» Une autre encore : «Je n'ai qu'un dégoût haineux pour la bourgeoisie dont je sors. Mais quant aux autres (les boy-scouts F.C.), je sais si bien qu'ils deviendraient abjects dès que nous aurions triomphé ensemble...» (*Les Conquérants*, p. 99.)

Malraux a donné trop de lui-même à ses personnages de roman pour que nous séparions l'homme de son œuvre. Son action politique rejoint la pensée de ces créatures. Décidément, le colonel Malraux ne veut pas être roi. Il veut laisser sur terre une trace de son passage comme une «cicatrice», une grande action «*quelconque*».

La Révolution chinoise, la guerre d'Espagne, la Résistance française, ont imprimé leur marque aux événements. Malraux, en définitive, n'apparaît pas au premier plan de leur histoire. Si demain de Gaulle régnait dans son royaume, à lui Malraux, il aurait réaliser son rêve : «Il est trop tard pour agir sur quelque chose; on ne peut plus agir que sur quelqu'un», écrit-il dans son dernier livre.

Moins ambitieux que son maître le colonel Lawrence, qui se voulait roi d'Arabie, Malraux, choisit le R.P.F. pour y faire ses dernières armes. Trop intelligent pour ne pas rire de son patron Charles de Gaulle, il lui souffle ses discours du R.P.F. comme il lui soufflait ses déclarations sur le bloc occidental. Intoxiqué de puissance, Malraux appliquant la méthode Truman, se fait professeur de culture atlantique. Partisan de l'action «pure» il rejoint les gens sérieux et se prépare au combat que méditent contre la

France les anciens cagouleurs de la Résistance dont il faudra bien un jour dissiper la légende. La situation n'est pas aujourd'hui ce qu'elle était hier et si l'action «pure» des cagouleurs a pu coïncider un moment avec la résistance à l'oppression, tout est changé aujourd'hui. Les aventuriers n'ont pas de patrie, les aventuriers n'ont pas de partis. Malraux comme Deloncle, de Monfreid comme Lawrence ont sacrifié sur l'autel de l'aventure. Nous sommes un certain nombre à ne pas reconnaître en eux des hommes du XX^e siècle. La jeunesse française sait que les Révolutionnaires sont des gens calmes. Nous ne prenons plus nos héros dans les romans de Malraux mais dans la vie. Nous le regardons aujourd'hui romancer son aventure gaulliste. «Il y a tout de même une chose qui compte dans la vie, c'est de ne pas être vaincus», écrit-il, quelque part. Gabriel Péri, Georges Politzer, Pierre Semard, Guy Mocquet n'ont pas été vaincus. Ni Dimitroff, ni Tito. Nous sommes avec eux, non pas dans l'aventure, mais dans la lutte. Nous sommes *là et non ailleurs*, comme le colonel Malraux de l'Intelligence Service.

Le colonel Malraux prend sa villa de Neuilly pour la tente de Lawrence l'Arabe et les partis français pour des tribus bédouines. Les grandes manœuvres commencent. Sous l'œil du général, le colonel donne ses ordres. Nous sommes prêts.